

**IMAGES DE LA REGION  
TOULONNAISE  
DANS JEAN D'AGREVE  
D'EUGENE-MELCHIOR DE VOGUË**

**Roger KLOTZ**

Né le 25 février 1848 à Nice, dans une famille ardéchoise, Eugène-Melchior de Vogüé est surtout connu pour avoir introduit le roman russe en France, à partir d'articles qu'il publie dans la *Revue des Deux Mondes* et un ouvrage qui paraît en 1886. Vogüé a également eu une carrière de romancier. *Jean d'Agrève*, qu'il publie en 1897, est l'un des premiers romans à avoir pour cadre essentiel Port-Cros et les abords de Toulon. Vogüé donne ainsi naissance à une tradition littéraire qu'illustreront ensuite Paul Bourget et Henry Bordeaux. Il est donc intéressant de voir quelles images de la région toulonnaise nous livre *Jean d'Agrève* de Vogüé.

Le héros du roman étant officier de la Marine Nationale, on a une description de l'escadre de Toulon :

« L'escadre mouillait aux Salins d'Hyères ; l'amiral commandant avait lancé des invitations à une fête ; il pria à danser sur son vaisseau pour le lendemain ... La journée était radieuse ; la lumière était si intense que les ombres portées par quelques nuées sur la chaîne des Maures donnaient l'illusion, là où elles tombaient, de forêts de sapins noircissant entre les verdure plus claires. Encadrés par l'amphithéâtre de montagnes et d'îles, stables dans leur force superbe, les cuirassiers blancs buvaient cette lumière ; le tremblement de l'air chaud sur leurs flancs semblait la respiration de ces colosses, pâmés dans la volupté des souffles tièdes. La mer en fête avait mis tous ses diamants, elle souriait à ses hôtes, ardente et molle ; le clapotis joyeux de ses courtes lames bleues chantait sous les carapaces luisantes des énormes monstres, hérissés de leurs appareils, sous les blanches baleinières portant des officiers d'un navire à l'autre, sous les embarcations qui amenaient des groupes d'invités. »

La lumière semble d'abord mise en valeur « par quelques nuées sur la chaîne des Maures [qui] donnaient l'illusion, là où elles tombaient, de forêts de sapins ». Bachelard note que « c'est la même opération de l'esprit humain qui nous porte vers la lumière et vers la hauteur »<sup>1</sup>. Ici, la verticalité des jeux d'ombre fait encore mieux ressortir l'horizontalité des jeux de lumière sur l'eau. On remarque également que la description ne se caractérise pas par la richesse des couleurs : il y a la blancheur des navires, sur laquelle le soleil se réverbère, de « courtes lames bleues » qui semblent faire ressortir la luminosité de la mer qui brille de « tous ses diamants ». Cette blancheur de la lumière, simplement soulignée par l'azur du ciel, donne un caractère ambivalent à la description ; le blanc est en effet ici une couleur solaire qui, parce qu'il est lié à l'astre bienfaisant, donne son caractère « joyeux » à « la mer en fête » ; mais « le tremblement de l'air chaud », avec ce qu'il a de pesant, nous rappelle que le soleil peut avoir aussi un aspect maléfique et dévorant et que le blanc peut être aussi la couleur du linceul et de la mort. Cette évocation de la flotte a donc une valeur hautement symbolique : au moment où le héros va connaître l'amour, la description nous annonce que cela va être une tragédie.

Il y a un véritable attrait du héros pour l'île de Port-Cros :

« Le Bédouin<sup>2</sup> n'est pas mort, mon bon, ou du moins il est ressuscité ... S'ennuyant de s'amuser à Paris, il a pris la fuite vers un port, un de ces lieux que j'ai toujours aimés, parce qu'ils vous disent à toute heure par toutes leurs voix qu'on s'envole de là pour on ne sait où. S'ennuyant nonobstant à Toulon, il est venu se terrer dans le maquis de Port-Cros, l'île où j'ai loué une case et pris la succession des anciens cénobites. Dès que mes affaires de service, qui sont nulles, me laissent le loisir de quitter l'Arsenal, je fais voile pour mon ermitage, et je

---

<sup>1</sup> Cité par Gilbert Durand in *Les structures anthropologiques de l'univers imaginaire*. Paris, 1992. P. 163.

<sup>2</sup> Vogüé fait naître son héros à Bédouin, à une dizaine de kilomètres de Carpentras dans le Département de Vaucluse. Cela explique le surnom que lui ont donné ses camarades.

relève à peu de frais le marquisat de Iles d'Or ... Mon île ressemble paradoxalement à ses soeurs de la mer Egée, on jurerait qu'elle vient de les quitter, qu'elle arrive tout droit de l'Orient pour nous chanter nos chansons de jeunesse. Comme là-bas, jadis, j'ai à t'offrir des perdreaux, des faisans, de vraies bêtes naturelles qui ne doivent rien à aucun garde-chasse. »

Port-Cros apparaît d'abord comme le symbole même du refuge où l'on vient se mettre à l'abri de la vie mondaine de Paris et des vaines « affaires de service » toulonnaises. La mer, qui l'entoure et la protège, semble symboliser ce que Gilbert Durand appelle « le retour aux sources originelles du bonheur »<sup>3</sup>. L'orient grec, qui symbolise donc pour Voguë, l'origine de la culture, incarne également, dans *Jean d'Agrève*, la sagesse méditerranéenne qui s'oppose à la vanité de l'agitation parisienne. Surtout, par sa topographie, qui souligne à la fois son isolement et son ouverture à la mer, Port-Cros, symbolise, pour le héros, ce que Jean Servier appelle « le retour à la quiétude du sein maternel »<sup>4</sup>. On comprend donc que Port-Cros évoque les îles grecques et qu'elle semble « [arriver] tout droit d'Orient pour nous chanter nos chansons de jeunesse ». Pour Voguë, qui s'est initié à l'histoire par l'étude de l'archéologie, l'Orient est le symbole même de la culture originelle. Dans la préface d'un ouvrage qu'il adresse à Henri de Pontmartin, il dit :

« La grande surprise et le grand bienfait de chaque journée de voyage en Orient, c'est de nous mettre en contact avec les choses et les hommes d'autrefois, qui se sont à peine modifiés. »<sup>5</sup>

Port-Cros évoque donc, pour le héros, le Paradis originel. La richesse de son gibier semble confirmer l'aspect paradisiaque de l'île. Le faisan et le perdreau sont considérés comme des mets de luxe ; quand il s'agit « de vraies bêtes naturelles qui ne doivent rien à aucun garde-chasse », cela témoigne de la richesse et de la luxuriance de la végétation. Il s'agit, on le voit, d'un lieu lumineux et coloré qui semble conjurer les fantasmes de la nuit et de l'ennui.

Le grand attrait du lieu est, pour le héros, dans sa position géographique :

« Au nord et à l'ouest, le cercle de mer est brisé par des terres d'une infinie variété de lignes et de couleurs. De la pointe de Saint-Tropez aux cimes rocheuses qui surplombent Toulon, la côte du littoral développe ses plans de forêts bleues, étagés jusqu'aux montagnes des Maures. Les maisons d'Hyères pendent en grappes blanches sur la pyramide qui les porte ; plus près, la presqu'île de Giens s'avance dans le chenal de Porquerolles. De ce côté, les terres et les eaux où tombe le soleil font une succession de barres tantôt lumineuses, tantôt sombres : l'arrête de Bagaud d'abord ; puis la silhouette élégante de Porquerolles, avec ses deux grand'gardes, les îlots des Mèdes, écrans de granit qui interceptent ou laissent filtrer entre leurs déchirures leurs rayons obliques ; enfin Saint-Mandrier et la rade de Toulon, fermant l'horizon du couchant. Au sud, à l'est, la mer libre se perd sous le ciel d'Afrique et le ciel d'Italie. »

L'originalité de la description provient de ce que l'ensemble du paysage est présenté du point culminant de Port-Cros. L'île apparaît en quelque sorte comme un point central, borné au nord et à l'ouest par la pointe de Saint-Tropez et la rade de Toulon, ouvert au sud et à l'est par l'Afrique et l'Italie. On note l'opposition entre le nord et l'ouest d'une part, le sud et l'est d'autre part. Le nord et l'ouest sont « bornés » par les villes qui représentent, pour

---

<sup>3</sup> Op. Cit. P. 256.

<sup>4</sup> Servier (Jean) – *Histoire de l'utopie*. Paris, Gallimard (coll. *Folio essais*), 1991. P. 327.

<sup>5</sup> Voguë (Vicomte Eugène-Melchior de) - *Syrie, Palestine, Mont Athos. Voyage au pays du passé*. Paris, Plon-Nourrit, 1924 (1<sup>ère</sup> éd. 1876). P. IX.

Jean d'Agrève le monde et sa vanité ; le sud et l'est représentent l'appel du large et de l'outre-mer. Nous avons d'un côté le monde que le héros fuit à Port-Cros et, de l'autre côté, l'annonce de la tragédie finale. La description du paradis terrestre peut, on le voit, porter en elle le présage de l'enfer.

Quelques notations historiques permettent de faire ressortir d'autres aspects de l'île de Port-Cros :

« Au Moyen-Âge, des moines sortis des Îles de Lérins colonisèrent la thébaïde où le vent avait poussé leurs barques. La communauté dut être nombreuse, active : d'anciennes ruines attestent sur plusieurs emplacements l'existence de monastères et d'exploitations agricoles. Les Barbaresques envahirent la retraite des cénobites ; chassés des Îles d'Or sous François 1<sup>er</sup>, ces Maures reparurent à maintes reprises, et jusqu'à une époque très récente, dans le poste avancé d'où ils gagnaient les montagnes du continent qui portent leur nom. Pour les tenir en respect, nos rois firent construire des ouvrages de défense, belles cuirasses de pierres, inutiles et vides aujourd'hui. Le Vieux-Château domine la rade ; un donjon à la Vauban, l'Estissac, met plus haut sa tache de lumière blanche dans les forêts ; d'autres batteries couronnent les promontoires. Tous ces forts sont déclassés. La giroflée pourpre veille seule aux meurtrières, les goélands tournoient en gémissant dans le chemin de ronde, le mistral attaque furieusement les pont-levis, s'engouffre dans les tours sonores ... »

Après avoir précisé que Bonaparte y installa « une colonie pour ses vieux soldats » qui quittèrent le lieu « on ne sait pour quel motif », Vogüé dit :

« Cédée à M de Las Cases, puis au duc de Vicence, elle passa de mains en mains : ses propriétaires, rebutés par l'éloignement et par les difficultés d'exploitation, la laissèrent retomber dans l'abandon où je l'ai trouvée. »

Le lieu a été, on le voit, consacré à la retraite religieuse avant d'être en quelque sorte violé par « les Barbaresques ». Les Maures apparaissent toujours comme des diables dont on s'est défendu par tous ces forts qui dominent la rade ; « ces belles cuirasses blanches » parce qu'elles sont abandonnées, constituent, avec les goélands qui « tournoient en gémissant » et le mistral qui « s'engouffre dans les tours sonores », un décor infernal. Il y a dans ce paysage paradisiaque quelques aspects angoissants.

L'histoire fait également apparaître deux aspects du paysage : d'abord cet état d'abandon dans lequel le narrateur a trouvé l'île ; ensuite ce caractère sauvage qui apparaît à travers la description.

Le narrateur est enfin attiré par le caractère authentique d'un paysage que le tourisme n'a pas dénaturé :

« Je ne retrouve pas à Port-Cros l'Afrique de parade et de serre chaude créée par les jardiniers de la Corniche sur quelques points de notre littoral : on sent pourtant l'Afrique plus proche, dans ces vallées où l'oranger, le palmier, le chêne-liège, le laurier-rose ne survivent que par quelques représentants, témoins des anciennes cultures abandonnées. Les palets épineux des figuiers de Barbarie et les glaives de l'aloès font sentinelle autour, des vergers, autour des vieux forts, dont les glacis disparaissent sous un manteau de sorcie, cette plante grasse que le peuple appelle *patte de sorcière* et qui jette sur les murailles une si riche tenture de vert glauque et de fleurs vermeilles. L'opulence de ce paradis terrestre, la douceur constante de la température, maintenue par l'haleine égale de la mer, la pureté de l'air et la splendeur de la lumière défient toute comparaison. »

Le caractère africain de la végétation, qui semble s'opposer à l'aspect artificiel des paysages de la Corniche, donne bien à l'île cet aspect que souligne surtout « la splendeur de la lumière ».

On comprend qu'un tel paysage ait parfois servi de support à l'angoisse des héros :

« Une dernière fois, elle est venue ; nous avons refait toutes les stations aimées, revu tous les nids où chantent nos baisers du printemps enfui. La flamme de ces midis de juin brûlait nos rochers, embrasait les essences résineuses des forêts ; les aromates torrides encensaient de leurs parfums ses pieds qui s'attardaient aux chers sentiers, la mer réverbérait du feu dans les yeux avides d'emprisonner chaque image ; aux détentes du soir, on voulait mourir ! Nos cœurs, oppressés par l'angoisse de l'inconnu prochain, se fondaient plus étroitement dans ces ardeurs du ciel et de la terre. »

Les métaphores concernant la lumière (« la flamme de ces midis de juin » ; « la mer réverbérait du feu ... » ; « les ardeurs du ciel et de la terre ») semble souligner le caractère tragique de la séparation.

Les divers paysages que Voguë fait apparaître dans *Jean d'Agrève* nous annoncent bien que le roman va être une tragédie. Peut-être l'auteur cherche-t-il à exorciser, par la littérature, une blessure originelle faite par la séparation de ses parents : il y a d'abord dans le roman ce besoin de rechercher dans l'île une mère apaisante et protectrice ; il y a surtout ce départ tragique de la femme aimée que le narrateur ne reverra plus. Peut-être Eugène-Melchior de Voguë cherche-t-il, à travers *Jean d'Agrève*, à exorciser ses vieux démons. Le roman apparaît ainsi comme un libération symbolique.